

## - L'insoutenable légèreté de l'être -

Milan Kundera

### Première partie : la légèreté et la pesanteur

Nietzsche nous rappelle que Parménide s'est posé cette question au VI<sup>ème</sup> siècle avant JC. Selon lui, l'univers est divisé en couples de contraintes : la lumière et l'obscurité ; l'épais et le fin ; le chaud et le froid ; l'être et le non être. Il considérait qu'un des pôles de la contradiction était positif, l'autre négatif. Cette division peut nous paraître d'une puérile facilité. Sauf dans un cas dit Nietzsche : qu'est-ce qui est positif, la pesanteur ou la légèreté ?

L'idée de l'éternel retour (chaque seconde de notre vie se répète) nous cloue à l'éternité. Pour Nietzsche c'est le plus lourd fardeau. Et plus lourd est le fardeau, plus notre vie est proche de la Terre, et plus elle est réelle et vraie. En revanche, l'absence totale de fardeau fait que l'être humain s'envole, qu'il devient plus léger que l'air (...) qu'il n'est plus qu'à demi réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiant.

L'Homme ne peut jamais savoir ce qu'il peut vouloir car il n'a qu'une vie et il ne peut ni la comparer à ses vies antérieures ni la rectifier dans des vies ultérieures. Vaut-il mieux rester avec Tereza ou rester seul ?

Mais même esquisse n'est pas le mot juste, car une esquisse est toujours l'ébauche de quelque chose, la préparation d'un tableau, tandis que l'esquisse qu'est notre vie est une esquisse de rien, une ébauche sans tableau.

Entre la peur et le désir, il fallait trouver un compromis, c'était ce qu'il appelait *l'amitié érotique*. Il affirmait à ses maîtresses : seule une relation exempte de sentimentalité, où aucun des partenaires ne s'arroge de droits sur la vie et la liberté de l'autre, peut apporter le bonheur à tous les deux.

Tomas se disait : coucher avec une femme et dormir avec elle, voilà deux passions non seulement différentes mais presque contradictoires. L'amour ne se manifeste pas par le désir de faire l'amour (ce désir s'applique à une innombrable multitude de femmes) mais par le désir du sommeil partagé (ce désir-là ne concerne qu'une seule femme).

Dans les langues dérivées du latin, le mot *compassion* signifie que l'on ne peut regarder d'un cœur froid la souffrance d'autrui ; autrement dit : on a de la sympathie pour celui qui souffre. => C'est pourquoi le mot compassion inspire généralement la méfiance ; il désigne un sentiment considéré comme de second ordre qui n'a pas grand-chose à voir avec l'amour. Aimer quelqu'un par compassion, ce n'est pas l'aimer vraiment. Mais la force secrète de son étymologie baigne le mot d'une autre lumière et lui donne un sens plus large : avoir de la compassion (Co-sentiment), c'est pouvoir vivre avec l'autre son malheur mais aussi sentir avec lui n'importe quel autre sentiment : la joie, le bonheur, l'angoisse, la douleur. Cette compassion là désigne donc la plus haute capacité d'imagination affective, c'est le sentiment suprême.

Il se dit : je suis malade de compassion et c'est pour ça que c'est une bonne chose qu'elle soit partie et que je ne la revoie jamais. Ce n'est pas d'elle qu'il faut que je me libère, mais de ma compassion, de cette maladie que je ne connaissais pas autrefois et dont elle m'a inoculé le bacille !

A la différence de Parménide, Beethoven semblait considérer la pesanteur comme quelque chose de positif. La décision gravement pesée est associée à la voix du Destin (ess muss sein !) ; *la pesanteur, la nécessité et la valeur sont trois notions intrinsèquement liées : n'est grave que ce qui est nécessaire, n'a de valeur que ce qui pèse.* Ess muss sein : il le faut.

Sept ans plus tôt, un cas difficile de méningite s'était déclaré par hasard à l'hôpital de la ville où habitait Tereza, et le chef du service où travaillait Tomas avait été appelé d'urgence en consultation. Mais par hasard, le chef de service avait une sciatique, il ne pouvait pas bouger, et il avait envoyé Tomas à sa place dans cet hôpital de province. Il y avait cinq hôtels dans la ville, mais Tomas était descendu par hasard dans celui où travaillait Tereza. Par hasard, il avait un moment à perdre avant le départ du train et était allé s'asseoir dans la brasserie. Tereza était de service par hasard et servait par hasard la table de Tomas. Il avait donc fallu une série de six hasards pour pousser Tomas jusqu'à Tereza, comme si, laissé à lui-même, rien ne l'y eu conduit.

## Deuxième partie : L'âme et le corps

Depuis que l'Homme peut nommer toutes les parties du corps, le corps l'inquiète moins. Chacun sait désormais que l'âme n'est que l'activité de la matière grise du cerveau. La dualité de l'âme et du corps fut dissimulée derrière des termes scientifiques et n'est, aujourd'hui, qu'un préjugé démodé qui fait franchement rire. *Mais il suffit d'aimer à la folie et d'entendre gargouiller ses intestins pour que l'unité de l'âme et du corps, illusion lyrique de l'ère scientifique, se dissipe aussitôt.*

Seul le hasard peut nous apparaître comme un message. Ce que arrive par nécessité, ce qui est attendu et se répète quotidiennement n'est que chose muette. Seul le hasard est parlant (...) Pour qu'un amour soit inoubliable, il faut juste que le hasard s'y rejoignent dès le premier instant comme les oiseaux sur les épaule de saint François d'Assise.

Beaucoup plus que cette carte de visite qu'il lui avait tendue au dernier moment, c'est cet appel des hasards (le livre, Beethoven, le chiffre 6, le banc jaune du square) qui avait donné le courage à Tereza de partir de chez elle et de changer son destin.

*L'Homme, guidé par le sens de la beauté, transforme l'évènement fortuit en un motif qui va ensuite s'inscrire dans la partition de sa vie.* Il y reviendra, le répètera, le modifiera, le développera comme fait le compositeur avec le thème de la sonate. Anna (livre que lit Tereza) avait pu mettre fin à ses jours de tout autre manière. Mais le motif de la gare et de la mort, ce motif inoubliable associé à la naissance de l'amour, l'attirait à l'instant du désespoir par sa sombre beauté. L'homme, à son insu, compose sa vie d'après les lois de la beauté jusque dans les instants du plus profond désespoir.

Elle était venue vivre avec lui pour échapper à l'univers de sa mère où tous les corps étaient égaux. Elle venue vivre avec lui pour que son corps devienne unique et irremplaçable. Et voici qu'il avait tracé, lui aussi, un signe d'égalité entre elle et les autres ; il les embrassait de la même manière (...) Ne faisait aucune différence entre le corps de Tereza et les autres corps.

Outre qu'ils étaient éloquentes, ces rêves étaient beaux. C'est un aspect qui a échappé à Freud dans sa théorie des rêves. *Le rêve n'est pas seulement une communication, c'est aussi une activité esthétique, un jeu de l'imagination, et ce jeu est en lui-même une valeur. Le rêve est la preuve qu'imager, rêver ce qui n'a pas été, est l'un des plus profonds besoins de l'homme.*

Celui qui veut continuellement s'élever doit s'attendre à avoir un jour le vertige.

C'est comme ça que j'ai (Sabrina) peint mon premier cycle de tableaux que j'ai appelé Décors (...) Devant, c'était le mensonge intelligible, et derrière l'incompréhensible vérité. La photographe ajouta avec une amabilité maternelle : *Des corps nus. Et alors ! C'est normal ! Tout ce qui est normal est beau !*

### Troisième partie : Les mots incompris

Je n'arrive qu'à cette explication : l'amour n'était pas pour lui le prolongement, moins l'antipode de vie publique. L'amour c'était pour lui le désir de s'abandonner au bon vouloir et à la merci de l'autre. Celui qui se livre à l'autre comme le soldat se constitue prisonnier doit d'avance rejeter toutes les armes. Et se voyant sans défense il ne peut s'empêcher de demander quand tombera le coup. Je peux donc dire que l'amour était pour Franz l'attente continue du coup.

Elle ne comprenait pas les efforts angoissés qu'il déployait pour protéger l'amour de la banalité et l'isoler radicalement du foyer conjugal (Genève ou Palerme pour l'escapade amoureuse)

Le chapeau melon était devenu le motif de la partition musical qu'était la vie de Sabrina (...) Et c'était, je peux le dire, le lit du fleuve d'Héraclide : On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve ! Le chapeau melon était le lit d'un fleuve et Sabrina voyait chaque fois couler un autre fleuve, un autre fleuve sémantique : le même objet suscitait chaque fois une autre signification, mais cette signification répercutait (comme un écho) toutes les significations antérieures. Chaque nouvelle expérience vécue résonnait d'une harmonie plus riche.

On peut sans doute mieux comprendre à présent l'abîme qui séparait Sabina et Franz : il l'écoutait avidement parler de sa vie, et elle l'écoutait avec la même avidité. *Ils comprenaient exactement le sens logique des mots qu'ils se disaient, mais sans entendre le murmure du fleuve sémantique qui coulait à travers ses mots.*

Tant que les gens sont encore plus ou moins jeunes et que la partition musicale de leur vie n'en est qu'à ses premières mesures, ils peuvent la composer ensemble et échanger des motifs (comme Tomas et Sabina ont échangé le motif du chapeau melon) mais, quand ils se rencontrent à un âge plus mûr, leur partition musicale est plus ou moins achevée, et chaque mot, chaque objet signifie quelque chose d'autre dans la partition de chacun.

### - Petit lexique des mots incompris -

**Femme** : Pour Franz, le mot femme n'est pas la désignation de l'un de deux sexes de l'espèce humaine mais représente une valeur. Toutes les femmes ne sont pas dignes d'être appelées femmes. Il y a une vingtaine d'années, Marie-Claude, la femme de Franz, a menacé de se suicider par amour. Il se trouvait indigne d'un tel amour et croyait devoir s'incliner très bas devant lui. Il s'était donc incliné jusqu'à terre et l'avait épousé. Il respectait la femme en

Marie-Claude. Etre une femme, c'est pour Sabina une condition qu'elle n'a pas choisie. Ce qui n'est pas l'effet d'un choix ne peut être tenu ni pour mérite ni pour échec.

**Fidélité et trahison :** Franz était fidèle à sa mère. Il l'avait aimé depuis l'enfance jusqu'au moment où il l'avait accompagnée au cimetière. Seulement c'était la trahison qui séduisait Sabina, pas la fidélité. Trahir c'est sortir du rang. Trahir, c'est sortir du rang et partir dans l'inconnu. Sabina ne connaît rien de plus beau que partir dans l'inconnu.

**La musique :** Pour Franz, c'est l'art qui se rapproche le plus de la beauté dionysiaque conçue comme ivresse (voir : Sonate pour deux pianos et percussion de Bartók). Pour lui, la musique libère de la solitude et de l'enfermement. Sabina ne partage pas cette passion : le bruit a un avantage. On ne peut y entendre les mots (...) Depuis sa jeunesse, il ne faisait que parler, écrire, donner des cours, inventer des phrases, chercher des formules, les corriger, de sorte qu'à la fin aucun des mots n'était plus exact, que leur sens s'estomper, qu'ils perdaient leur contenu et qu'il n'en restait que des miettes, des vannures (...) Et il eut alors envie, confusément et irrésistiblement, d'une musique immense, d'un bruit absolu, d'un bel et joyeux vacarme qui embrasserait, inonderait toute chose (...) La musique c'est la négation des phrases, la musique c'est l'anti mot.

**Lumière et obscurité :** Pour Sabina, vivre signifie voir. La vision est limitée par une double frontière : la lumière intense qui aveugle et l'obscurité totale. C'est peut-être de là que vient sa répugnance pour tout extrémisme. Pour Franz, le mot lumière n'évoque pas l'image d'un paysage tendrement éclairé par le jour, mais la source de la lumière en tant que telle. Comme par la lumière, il est attiré par l'obscurité. Lorsqu'il pénètre Sabina, il ferme les yeux. *Cette obscurité est pure, entière, cette obscurité est l'infini que chacun de nous porte en soi (oui, qui cherche l'infini n'a qu'à fermer les yeux)*

**Les cortèges :** Depuis sa jeunesse, elle avait horreur des cortèges. Lui allait volontiers à des manifestations. Ça lui faisait du bien d'aller revendiquer quelque chose, de ne pas être seul. Il trouvait irréel sa vie entre les livres. Il aspirait à la vie réelle. Elle voulait dire que le communisme, le fascisme, toutes les occupations dissimulent un mal plus fondamental et universel, *l'image de ce mal, c'était le cortège des gens qui défilent en levant le bras et en criant les mêmes syllabes à l'unisson.*

La beauté de New-York : En Europe, la beauté a toujours eu un caractère intentionnel. Il y a toujours eu un dessein esthétique et un plan de longue haleine. L'étrangeté de la beauté new-yorkaise attire follement Sabrina. Elle fascine Franz, mais elle l'effraie en même temps ; elle lui donne le mal de l'Europe. (...) La patrie de Sabina : elle dit que les conflits, les drames, les tragédies ne signifient rien du tout, n'ont aucune valeur, ne méritent ni le respect ni l'admiration. (...) Pour Franz : Dans une société riche, les gens n'ont pas besoin de travailler de leurs mains et se consacrent à une activité intellectuelle. Il y a de plus en plus d'universités et de plus en plus d'étudiants. Pour décrocher leurs parchemins, il faut qu'ils se trouvent des sujets de diplômes. Il y a un nombre infini de sujets, car on peut disserter sur tout. Les liasses de papier noirci s'accumulent dans les archives qui sont plus tristes que des cimetières parce qu'on y vient même pas à la toussaint. *La culture disparaît dans une multitude de production (...) Crois moi, un seul livre interdit dans ton pays signifie infiniment plus que les milliards de mots que crachent nos universités.*

**Les cimetières :** Pour elle, les cimetières de Bohême sont des jardins. Les cimetières de campagne sur fond bleuté de collines étaient beaux comme une berceuse. Pour Franz, un cimetière n'est qu'une immonde décharge d'ossements et de pierraille.

**La vieille église d'Amsterdam** : Etudiante, elle partie un dimanche en moto et s'arrêta dans une église où la messe été célébrée. La religion été alors persécuté et les gens évitaient les églises. C'est pour cela qu'il n'y avait que des vieillards qui avaient plus peur de la mort que du régime. Elle ne trouva pas Dieu ce jour là mais la beauté. La messe était belle de lui être apparue soudainement et clandestinement dans un monde trahi. *Depuis elle sait que la beauté est un monde trahi (...) Pour la trouver, il faut crever la toile du décor.* Quant à Franz, le grand espace vide de l'église d'Amsterdam lui apparut comme l'image de sa propre libération (de Marie-Claude, des congrès, des discours vain).

**La force** : Franz est fort, mais sa force est uniquement retournée vers l'extérieur. Avec les gens qu'il aime il est faible, sa faiblesse s'appelle la bonté. Franz ne donnerait jamais d'ordre à Sabina. Non qu'il manque de sensualité, mais il n'a pas la force de commander. Or pour elle, l'amour physique est impensable sans violence (...) Et pourquoi ne te sers-tu pas de ta force contre moi de temps en temps ? *Parce que aimer c'est renoncer à la force.*

**Vivre dans la vérité** : Pour Sabina, vivre dans la vérité, ne mentir ni à soi-même ni aux autres, ce n'est possible qu'à la condition de vivre sans public. Dès lors qu'il y a un témoin à nos actes, nous nous adaptons bon gré mal gré aux yeux qui nous observent, et plus rien de ce que nous faisons n'est vrai (...) Qui perd son intimité a tout perdu, pense Sabina. Pour Franz, vivre dans la vérité, c'est abolir la barrière entre le privé et le public. C'est ne pas mentir, ne pas se cacher, ne pas dissimuler. C'est pour cela qu'il décide de quitter sa femme pour vivre avec Sabina.

-----

Nous connaissons déjà la réponse : quand elle a trahi son père, la vie s'est ouverte devant elle comme une longue route de trahisons et chaque trahison nouvelle l'attire comme un vice et comme une victoire. Elle ne veut pas rester dans le rang et n'y restera pas.

Encore plus précisément, Marie-Claude avait proclamé que le bijou de Sabina été laid pour montrer qu'elle pouvait se le permettre.

Franz allait divorcer et elle prendrait place à son côté sur un grand lit conjugal. De près ou de loin, tout le monde regarderait ; il lui faudrait jouer la comédie devant tout le monde ; au lieu d'être Sabina, elle serait forcée d'interpréter le rôle de Sabina et de trouver la façon de le jouer.

C'est justement à cause de ces yeux fermés que Sabina éteignit la lampe. Elle ne voulait pas voir, même l'espace d'une seconde, ces paupières baissées. Les yeux, comme dit le proverbe, sont les miroirs de l'âme. Le corps de Franz se débattant sur elle avec les yeux fermés, c'était pour elle un corps sans âme (...) Elle l'aima, cette nuit-là, avec plus de fougues que jamais auparavant, excitée à l'idée que c'était la dernière fois.

Il se réjouissait de l'avoir choisie lui-même. Vingt années durant il avait vécu dans des meubles qu'il n'avait pas choisis. Marie-Claude organisait tout. Pour la première fois de sa vie il en avait fini d'être un petit garçon, et il était indépendant.

Alors, d'un seul coup, étonné, il comprit qu'il n'était pas malheureux. La présence physique de Sabina comptait beaucoup moins qu'il ne le croyait.

Marie-Claude souriait – l’amour est un combat. Je me battraï longtemps. Jusqu’au bout. L’amour est un combat ? – Je n’ai pas du tout envie de me battre, dit Franz.

Le drame d’une vie peut toujours être exprimé par la métaphore de la pesanteur. On dit qu’un fardeau nous est tombé sur les épaules. On porte ce fardeau, on le supporte ou on ne le supporte pas, on lutte avec lui, on perd ou on gagne. Mais au juste, qu’était-il arrivé à Sabina ? Rien. Elle avait quitté un homme parce qu’elle voulait le quitter. L’avait-il poursuivie après cela ? Avait-il cherché à se venger ? *Non. Son drame n’était pas la pesanteur, mais la légèreté. Ce qui s’était abattue sur elle, ce n’était pas un fardeau, mais l’insoutenable légèreté de l’être.*

On peut trahir des parents, un époux, un amour, une patrie, mais que restera-t-il à trahir quand il n’y aura plus ni parents, ni mari, ni amour, ni patrie ? (...) Jusqu’ici elle n’en avait évidemment pas conscience, et c’est compréhensible : *le but que l’on poursuit est toujours voilé.*

Quand elle apprend que Tomas et Tereza sont morts dans un accident de voiture – elle n’arrivait pas à se remettre de cette nouvelle. Le dernier bien qui la rattachait au passé était rompu.

Si la tombe est fermée avec une pierre, c’est qu’on ne veut pas que le mort revienne. La lourde pierre dit : reste où tu es.

Elle regrette d’avoir été impatiente. S’ils étaient restés ensemble plus longtemps, peut-être auraient-ils commencé à comprendre peu à peu les mots qu’ils prononçaient. Leurs vocabulaires se seraient pudiquement et lentement rapprochés comme des amants très timides, et leur musique à tous deux aurait commencé à se fondre dans la musique de l’autre. Mais il était trop tard.

#### Quatrième partie : L’âme et le corps

Pour lui, l’instant du réveil était pur bonheur : il s’étonnait naïvement et bêtement d’être encore de ce monde et s’en réjouissait sincèrement. En revanche, Tereza s’éveillait à contrecœur, avec le désir de prolonger la nuit et de ne pas ouvrir les yeux.

Mais alors quel rapport y a-t-il entre Tereza et son corps ? Son corps a-t-il un droit quelconque au nom de Tereza ? Et s’il n’a pas ce droit, à quoi se rapporte ce nom ? Rien qu’à une chose incorporelle, immatérielle. (Ce sont les mêmes questions qui passent par la tête de Tereza depuis l’enfance. *Car les questions vraiment graves ne sont que celles que peut formuler un enfant.* Seules les questions les plus naïves sont vraiment de graves questions. Ce sont les interrogations auxquelles il n’a pas de réponse. Une question à laquelle il n’est pas de réponse est une barrière au-delà de laquelle il n’y a plus de chemin. Autrement dit : ce sont précisément les questions auxquelles il n’est pas de réponse qui marquent les limites des possibilités humaines et qui tracent les frontières de notre existence).

Depuis l’enfance, elle voyait dans le livre le signe d’une fraternité secrète.

Ce contact le libéra aussitôt de son angoisse. Comme si, par ce contact, l’ingénieur eut monté son corps et qu’elle eut compris que l’enjeu, ce n’était pas elle (son âme), mais son corps et lui seul. Ce corps qui l’avait trahie et qu’elle avait chassé loin d’elle (...) Si elle avait dit ou à voix haute, si elle avait accepté de participer de plein gré à la scène d’amour, l’excitation



serait retombée. *Car ce qui excitait l'âme, c'était justement d'être trahie par le corps qui agissait contre sa volonté, et d'assister à cette trahison.*

Les policiers ont trois fonctions :

- Ecouter ce que les gens disent et informer leurs supérieurs ;
- Fonction d'intimidation : ils nous montrent qu'ils nous tiennent à leur merci et ils veulent que nous ayons peur.
- Mettre en scène des situations pour nous compromettre.

Pour échapper à notre souffrance, le plus souvent on se réfugie dans l'avenir.

Les régimes criminels n'ont pas été façonnés par des criminels, mais par des enthousiastes convaincus d'avoir découvert l'unique voie du paradis. Et ils défendaient vaillamment cette voie, exécutant pour cela beaucoup de monde. Plus tard il devient clair comme le jour que le paradis n'existait pas et que les enthousiastes étaient des assassins (...) Et ils se disaient que la question fondamentale n'était pas : savaient-ils ou ne savaient-ils pas ? *Un imbécile assis sur le trône est-il déchargé de toute responsabilité du seul fait que c'est un imbécile ?* (...) Alors Tomas se rappela l'histoire d'Oedipe : Œdipe ne savait qu'il couchait avec sa propre mère et, pourtant, quand il eut compris ce qui s'était passé, il ne se sentit pas innocent. Il ne put supporter le spectacle du malheur qu'il avait causé par son ignorance, il se creva les yeux et, aveugle, il partit de Thèbes.

Tout le monde voulait qu'il rédigeât sa propre rétractation (...) *Les uns se réjouissaient parce que l'inflation de lâcheté banalisait leur propre conduite et leur rendait leur honneur perdu. Les autres s'étaient accoutumés à voir dans leur honneur un privilège particulier auquel ils ne voulaient point renoncer. Aussi nourrissaient-ils envers les lâches un amour secret ; sans eux leur courage n'aurait été qu'un effort banal inutile que personne n'aurait admiré.*

Mais ce n'était pas seulement par vanité. C'était surtout par inexpérience. Quand on se trouve en face de quelqu'un aimable, déférent, courtois, il est très difficile de se convaincre à chaque instant que rien de ce qu'il dit n'est vrai, que rien n'est sincère.

Il est tragi-comique que ce soit précisément notre bonne éducation qui soit devenue l'alliée de la police. Nous ne savons pas mentir. L'impératif de dire la vérité, que nous ont inculqué papa et maman, fait que nous avons automatiquement honte de mentir, même devant le flic qui nous interroge. Il nous est plus facile de nous disputer avec lui, de l'insulter (ce qui n'a aucun sens) que de lui mentir carrément (ce qui est la seule chose à faire).

### Cinquième partie : La légèreté et la pesanteur

En donnant à la police l'espoir qu'il rédigerait lui-même un texte, il gagnait du temps. Dès le lendemain, il écrivit sa lettre de démission. Il supposait (correctement) qu'une fois qu'il serait volontairement descendu au degré le plus bas de l'échelle sociale (où avait dû descendre alors des milliers d'intellectuels d'autres disciplines), la police n'aurait plus pris sur lui et cesserait de s'intéresser à lui.

Beethoven avait donc mué une inspiration comique en quatuor sérieux, une plaisanterie en vérité métaphysique. C'est un exemple intéressant de passage du léger au lourd.

L'amour physique n'est-il pas l'éternelle répétition du même ? Nullement. Il reste toujours un petit pourcentage d'inimaginable.

Le moi individuel, c'est ce qui distingue du cadre général, donc ce qui se laisse ni deviner ni calculer d'avance, ce qu'il faut d'abord dévoiler, découvrir, conquérir chez l'autre.

Si on pouvait expliquer arithmétiquement les ressemblances entre Hitler et Einstein, on dirait qu'il y a un millionième de dissemblance et neuf quatre vingt dix neuf mille neuf cent quatre vingt dix neuf millionnièmes de semblable. *Tomas est obsédé de découvrir ce millionième et de s'en emparer et c'est cela, à ses yeux, le sens de son obsession pour les femmes (...) c'est seulement dans la sexualité que le millionième de dissemblance apparaît comme une chose précieuse, car il n'est pas accessible publiquement et il faut le conquérir.*

Les hommes qui poursuivent une multitude de femmes peuvent aisément se répartir en deux catégories. Les uns cherchent chez toutes les femmes leur propre rêve, leur idée subjective de la femme. Les autres sont mus par le désir de s'emparer de l'infinie diversité du monde féminin objectif. Les premiers ont une obsession romantique. Celle des seconds est libertine et les femmes n'y voient rien d'émouvant car du fait qu'ils ne projettent pas un idéal subjectif sur les femmes, toutes les intéressent et rien ne peut le décevoir.

Il arriva à une formule qui se composait de trois éléments : maladresse et ferveur, visage perte d'équilibre, jambes levées comme un soldat au garde à vous. En se répétant cette formule, il éprouvait le sentiment radieux de s'être une fois de plus emparé d'un fragment du monde.

Il semble qu'il existe dans le cerveau une zone tout à fait spécifique qu'on pouvait appeler la mémoire poétique et qui enregistre ce qui nous a charmés, émus, ce qui donne à notre vie sa beauté. Depuis qu'il avait rencontré Tereza, aucune femme n'y avait sa place.

Citoyen, tu n'es pas engagé dans l'armée rouge ? Devenez Citoyen. Toi aussi tu as signé les *2000 mots ? (grand manifeste du printemps 1968)*

Son fils lui tendit un stylo et il ajouta : il y a des idées qui sont comme un attentat.

Cette faculté, que nous en en train de perdre, de distinguer clairement entre le bien et le mal. On ne sait plus ce que c'est de se sentir coupable.

Les personnages de mon roman sont mes propres possibilités qui ne se sont pas réalisées (...) Le roman n'est pas une confession de l'auteur, mais une exploration de ce qu'est la vie humaine dans le piège qu'est devenu le monde.

Et peut-être y a-t-il encore d'autres et d'autres planètes où l'espèce humaine va renaître en s'élevant chaque fois d'un degré (d'une vie) sur l'échelle de la maturité. C'est l'idée que se fait Tomas de l'éternel retour (...) *L'optimiste, c'est celui qui se figure que l'histoire humaine sera moins sanglante sur la planète numéro 5. Le pessimiste, c'est celui qui ne le croit pas.*

Il est bien vrai que deux ans c'est la durée maximale pour des vacances (*Jules Verne, deux ans de vacances*)

L'amour physique lui apportait du plaisir mais plus aucune consolation (...) Il songea que sa poursuite des femmes était aussi un es muss sein, un impératif qui le réduisait en esclavage.

Tomas se dit : *lier l'amour à la sexualité, c'est l'une des idées les plus bizarres du créateur (...) Le seul moyen de sauver l'amour de la bêtise de la sexualité ce serait régler autrement l'horloge dans notre tête et d'être excité à la vue d'une hirondelle.*



## Sixième partie : La grande marche

La damnation et le privilège, le bonheur et le malheur, personne n'a senti plus concrètement à quel point ces oppositions sont interchangeables et combien la marche est étroite entre les deux de l'existence humaine.

Le fils de Staline a donné sa vie pour de la merde. Mais mourir pour de la merde n'est pas une mort dénuée de sens (...) La mort du fils de Staline a été la seule mort métaphysique au milieu de l'universelle idiotie de la guerre.

Sans la moindre préparation théologique, spontanément, l'enfant que j'étais alors comprenait donc déjà qu'il y a incompatibilité entre la merde et Dieu et, par conséquent, la fragilité de la thèse fondamentale de l'anthropologie chrétienne selon laquelle l'homme a été créé à l'image de Dieu.

Ce qui était incompatible avec le paradis, c'était l'excitation. Retenons bien cela : au paradis la volupté existait mais pas l'excitation.

L'instant de la défécation est la preuve quotidienne du caractère inacceptable de la création. De deux choses l'une : ou bien la merde est acceptable (alors vous ne vous enfermez pas à clé dans les waters !) ou bien la manière dont nous avons été créés est inadmissible.

C'est précisément cette stupide tautologie (vive la vie) qui poussait dans le cortège communiste même ceux que les idées communistes laissaient tout à fait indifférents.

Mais l'utilisation fréquente qui en est faite a gommé sa valeur métaphysique originelle ; au sens littéral comme au sens figuré : le kitsch exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable (...) Lorsque le cœur a parlé, il n'est pas convenable que la raison élève des objections. *Au royaume du kitsch s'exerce la dictature du cœur* (...) Le kitsch peut naître coup sur coup deux larmes d'émotion. La première dit : comme c'est beau, des gosses courant sur la pelouse. La seconde dit : comme c'est beau d'être ému avec toute l'humanité à la vue de gosses courant sur une pelouse (...) Seule cette deuxième larme fait que le kitsch est le kitsch. La fraternité de tous les Hommes ne pourra être fondée que sur le kitsch (...) Dans une société où plusieurs courants coexistent et où leur influence s'annule ou se limite mutuellement, on peut encore échapper plus ou moins à l'inquisition du kitsch ; l'individu peut sauvegarder son originalité et l'artiste créer des œuvres inattendues. Mais là où un seul mouvement politique détient tout le pouvoir, on se trouve d'emblée au royaume du kitsch totalitariste (...) De ce point de vue, le goulag peut être considéré comme une fosse septique où le kitsch jette ses ordures (...) Le rêve de Tereza dénonce la vraie fonction du kitsch ; *le kitsch est un paravent qui dissimule la mort. Elle répondit avec rage : mon ennemi ce n'est pas le communisme, c'est le kitsch* (...) Ayant perdu son pouvoir autoritaire (i.e. quand il est reconnu comme mensonge), il est émouvant comme n'importe quelle faiblesse humaine. Car nul d'entre nous n'est un surhomme et ne peut échapper au kitsch. Il fait partie de la condition humaine.

*La source du kitsch, c'est l'accord catégorique avec l'être. Mais quel est le fondement de l'être ? Dieu ? L'humanité ? La lutte ? L'amour ? L'homme ? La femme ? Il y a là-dessus toutes sortes de kitsch : le kitsch catholique, protestant, juif, communiste, fasciste, démocratique, féministe, européen, américain, national et international.*

L'idée de la Grande Marche dont Franz aime s'enivrer, c'est le kitsch politique qui unit les gens de gauche de tous les temps et de toutes les tendances. La Grande Marche, c'est ce superbe cheminement en avant, le cheminement vers la fraternité, l'égalité, la justice, le bonheur, et plus loin encore, malgré tous les obstacles. (...) Ce qui fait un homme de gauche un homme de gauche ce n'est pas telle ou telle théorie, mais sa capacité à intégrer n'importe quelle théorie dans le kitsch appelé Grande Marche.

C'est la marche des médecins pour sauver des cambodgiens mortellement malade. On ne fait pas un show pour les stars ! – Allez vous faire foutre ! J'ai déjà participé à des centaines de défilés ! Partout il faut qu'on voie des stars ! C'est notre travail ! C'est notre devoir moral !

Je songe au journaliste qui organisait à Prague une campagne de signature pour l'amnistie des prisonniers politiques. Il savait bien que cette campagne n'aiderait pas les prisonniers. *L'objectif véritable n'était pas de libérer les prisonniers mais de démontrer qu'il y a encore des gens qui n'ont pas peur. Ce qu'il faisait c'était du spectacle. Mais il n'y avait pas d'autres possibilités.*

Il aurait voulu mettre sa propre vie dans la balance pour prouver que la Grande Marche pèse plus lourd que de la merde (...) Au lieu de se faire tuer, Franz courba la tête et repartit en file indienne avec les autres pour regagner l'autocar.

Nous avons tous besoin que quelqu'un nous regarde. On pourrait nous ranger en quatre catégories selon le type de regard sous lequel nous voulons vivre :

- La première cherche le regard d'un nombre infini d'yeux anonymes, autrement dit le regard du public.

- Dans la deuxième il y a ceux qui ne peuvent vivre sans le regard d'une multitude d'yeux familiers.

- Vient ensuite la troisième catégorie, la catégorie de ceux qui ont besoin d'être sous les yeux de l'être aimé.

- Enfin il y a la quatrième catégorie, la plus rare, ceux qui vivent sous les regards imaginaires d'être absents. Ce sont les rêveurs.

Tomas et Tereza sont morts sous le signe de la pesanteur. Elle veut mourir sous le signe de la légèreté. Elle sera plus légère que l'air. Selon Parménide, c'est la transformation du négatif au positif.

Il a fait ce voyage pour se convaincre que la réalité est plus que le rêve, beaucoup plus que le rêve (...) Qu'est-il resté des agonisant du Cambodge ? Une grande photo de la star américaine tenant dans ses bras un enfant jaune. Qu'est-il resté de Tomas ? Une inscription : il voulait le royaume de Dieu sur la Terre. Qu'est-il resté de Beethoven ? Un homme morose à l'in vraisemblable crinière, qui prononce d'une voix sombre : *ess muss sein*. Qu'est-il resté de Franz ? Une inscription : après un long égarement, le retour. Et ainsi de suite. Avant d'être oubliés, nous serons changés en kitsch. *Le kitsch, c'est la station de correspondance entre l'être et l'oubli.*

Septième partie : à lire et à relire.

